

Libretto

ANDRÉ BUCHER

LA MONTAGNE
DE LA DERNIÈRE
CHANCE

Préface de
FRANCK BOUYSSÉ

libretto

© Le Mot et le Reste, 2015

I.S.B.N. : 978-2-36914-660-5

PRÉFACE

Les lieux sans doute davantage que les êtres ont des histoires à raconter, écrit André Bucher. Il signifie par-là que c'est précisément le lieu où se déploie son livre, grand inspirateur de l'histoire qu'il s'apprête à raconter.

Le rideau s'ouvre en absence des hommes, sur une scène faite de montagnes, d'un canyon et d'une rivière. Les saisons s'y déclinent, semblables à des accessoiristes de la nature. L'auteur en choisit une cinquième pour inscrire son histoire, une *saison de l'incertitude*: *Les Amérindiens reconnaissent cinq saisons, soit une de plus que d'ordinaire, sorte d'entre-deux aléatoire de boue et de dégel, avant celle du printemps*. Une poignée d'humains apparaît ensuite sur ce socle malléable, comme des créatures issues d'une boue originelle, chacun enraciné dans sa propre histoire : Louis, paysan dépossédé de sa ferme, Pauline sa femme qui *déparle*, tout comme le Janet du *Colline* de Jean Giono, leur fils Elly emprisonné pour de menus larcins ; Georges l'entrepreneur ambitieux, sa femme Mireille ; Juan le contremaître aux ordres ; Geffray, codétenu d'Elly, fraîchement sorti de prison et embauché par Georges ; Annie, femme libre et sauvage ; et puis Tony, le berger insoumis, résistant jusqu'au bout. Ils se retrouvent tous, mêlés de près ou de loin au comblement du canyon initié par Georges pour faciliter le passage. Ce dernier souhaite changer le décor à coups de dynamite et de pelleteuses. Mais voilà, aucun humain, quel

que soit le projet entrepris, ne pourra s'élever face à une montagne, il aura beau user de grands mensonges pour justifier son action, il ne parviendra jamais à échapper à son destin.

André Bucher sait de quoi il parle. Depuis près de cinquante ans, il vit dans la Drôme, au cœur de la vallée du Jabron entourée de montagnes. Voyageur à seize ans, sacrifiant à la tradition des grands romanciers nord-américains du début du vingtième siècle, il se nourrit d'expériences, exerçant de multiples métiers au gré de son parcours, avant de poser ses valises en ce lieu qui semblait l'appeler, pour cultiver la terre et planter des arbres dans le plus grand respect de l'environnement.

La nature n'a pas de volonté, ne se soucie pas de la beauté. La beauté, c'est une soupape de sécurité inventée par les humains, pour endurer l'existence, une petite conception afin d'envisager une éternité à leur mesure. La nature incarne la seule forme d'éternité. Aujourd'hui, la bouche des gens est pleine de « trop », tout est trop ceci, trop cela ; dans la nature, rien n'est trop, tout est juste et à sa place, l'abondance est nécessité, tout comme la rareté.

Il serait simple de se laisser aller au manichéisme. Les hommes et les femmes que dépeint l'auteur ne sont ni bons ni mauvais par essence, ils font parfois de mauvais choix en fonction des circonstances, ils demeurent souvent incompris. Georges, par exemple, au-delà de son ambition, est un être lucide et forcément insatisfait : *Les initiatives de Georges avaient généré un profond ressentiment auprès d'adversaires qui, en ce qui concernait la région, préféraient la laisser mourir. Autant de détracteurs qui affichaient cette déplorable attitude bien connue d'envier celui que l'on méprise. Ou encore : Il voyait bien se profiler l'avenir de ces vallées, des villages dortsirs à proximité du bourg-centre et, en remontant, une vaste réserve de retraités, avec un peu de tourisme, d'activités de loisirs pour meubler.*

Chez André Bucher, l'homme est un être de rédemption,

et lorsqu'il ne parvient pas à l'atteindre seul, la nature et les éléments pourvoient souvent à son rachat, c'est elle qui remet le compteur à zéro, au prix de sacrifices.

La Montagne de la dernière chance n'est pas seulement la chronique d'une vallée bafouée, c'est aussi celle de ces humains qui tentent de combler leur vide intérieur avec quelques rêves, des humains se débattant avec leurs histoires singulières et qui finiront par en écrire une commune, même s'il n'en savaient rien au début. *On encourage les enfants à rêver et on les en empêche à l'âge adulte.*

Dans ce livre, il est aussi question de nature humaine, de filiation, de rendez-vous manqués entre les pères et les fils : *Il présumait qu'en général les fils aiment mal leur père au motif que souvent ces derniers se montrent trop exigeants envers eux. Jusqu'au jour où ils meurent, et dès lors qu'ils n'ont plus personne à envier ou à défier, de savoir brusquement, intimement, qu'ils seront les prochains sur la liste, alors seulement, s'autorisent-ils enfin un surcroît d'affection.*

Toute l'œuvre littéraire d'André Bucher est au diapason de son engagement personnel envers la nature, une œuvre exigeante et sincère qui n'a que faire de l'angélisme rural de ceux qui la fantasment, qui la connaissent de l'extérieur. Il est un homme révolté aux allures de sage. Le genre d'homme qui ne parle pas pour ne rien dire, étranger aux gesticulations stériles, dont la mission est d'effacer sa trace en regardant pousser les arbres et grandir ses enfants.

Les hommes commencent à avoir raison quand ils sont vieux, peut-être parce qu'au moment de se retourner, ils s'aperçoivent qu'ils ne peuvent plus rien changer à ce qu'ils ont accompli, et que l'accepter leur donne enfin raison.

Bénis soient ceux qui écoutent quand
tout un chacun a droit à la parole.

Linda Hogan, *Bénédiction*

Je ne suis pas toujours de mon avis,
mais je m'en fous.

Paul Léautaud

I
LE CANYON

L'automne à pas comptés lentement s'éloigne, emportant avec lui en son rituel saisonnier, le provisoire trépas des arbres sans feuilles. Le crépuscule se penche sur le défilé. Dans les tréfonds on discerne encore quelque lueur, ainsi une mince rivière, à peine un torrent, qui dans cet étroit couloir se faufile, ignorant la durée du sursis et d'où l'on peut surprendre, regarder s'ébattre les dernières truites puis admirer la gerbe d'étoiles qui glisse sur leurs écailles dans un insouciant abandon.

Des fumerolles de brouillard remontent en tortillons gazeux, leurs spirales s'accrochent aux parois du vallon. De temps à autre, les pans de cette brume éthérée retombent en feu de pluie dans l'anse du canyon surplombé par une falaise effilée et taillée en escalier tel un ossuaire géant déterré par les montagnes environnantes, suite aux intempéries et à l'érosion. Les jours de cet endroit aussi sont comptés. La vieille dame – montagne changeante, le sait. Ce qui explique depuis quelques jours, à chaque coucher de soleil, qu'elle pousse des cris différents. Elle prend à témoin les ombres piétinées dans les mains calleuses de ses moraines. Ces dernières l'écoutent, elles alternent le noir et le vif-argent des champs sur les plateaux avec le dénivelé abrupt des ravines. Elles attendent la relève des nuages rassemblés sur la ligne

de crête, voix vaguement blanches, enfants fuyards de l'espace vide, indécis quant à l'issue de ce mauvais présage et qui, sous peu, dériveront au gré des courants. La lune rampe jusqu'au balcon de ce ciel poché, elle immerge sa virgule soufrée, muette, semblable à un cygne de carte postale rentrant en sa gorge le balbutiement d'un chant récitatif. Un ultime prisme de lumière éclaire, rend le menu filet de la rivière presque phosphorescent. Comme si, à l'aide d'une lampe, les galets se réfléchissaient, prenaient de la densité, dotés d'une structure moins rêche, plus poreuse et d'ailleurs certains, délavés par l'usure du courant, sont quasiment translucides. Ils se tiennent cois, lestés en gage du souvenir, étrangers aux mouvements de l'onde, sa pression et ses bruits. On perçoit celui, éloigné de l'étendue suivi d'un autre, diffus, qui les heurte puis circule parmi le dédale des rochers, le tressage des bras d'eau avec les bancs de sable au gravier mêlés. La luminosité s'atténue, si l'on ramène l'une de ces pierres à la surface : une fois sèche, elle commence à s'altérer, se rider en passant du basalte mat au gris rayé. Les stries légèrement cuivrées soulignent le quartz blanchâtre, elles jurent avec le noir vitreux des obsidiennes, autant de fragments épars à la terre et à la pente arrachés, réduits, comprimés. Quelque aspect de cette réalité intemporelle menace ici de s'insurger. À la surface de l'eau s'agitent, affleurent des morceaux d'écorces, touffes de poils, de plumes imbriquées dans le limon qui les enroule, toiles d'araignées perlant au bord des vasques, là où le flux stagne, exhale des odeurs de vase, de fleurs flétries et bois flotté. On retrouve cette forme de protestation dans la ronde furieuse, obstinée des poissons. On ne connaît pas encore la date ni la raison mais tout semble indiquer qu'une soudaine et étrange prophétie – émanation du danger concernant cette prodigieuse géologie, fomenté prochainement de s'accomplir.

Un héron solitaire et neurasthénique se juche, campe immobile sur un tronc échoué. Ses plumes, peintures de guerre gris acier, sont ébouriffées. Sans doute est-il contrarié. Un orage a bruni le cours de l'eau, pour l'instant les truites sont à l'abri. Il soupire un peu, on pense aussitôt à la pluie dans les tableaux d'Hiroshige « images du monde flottant » présentes un jour, effacées le lendemain, aussi fragiles et fugaces qu'une sente liquide entre terre et ciel nimbée d'un halo de brume. On entend, de la respiration décrochée des arbres, soupirer dans leur chute les gouttes de pluie. Elles viennent froisser, trembler la lumière d'une caresse furtive à la surface et étreindre les voix d'eau. Maintenant le même héron bâille et son haleine de poisson se répand dans l'air saturé d'humidité. Perplexe, il respire lentement, aussi taciturne que ce grand corps inerte en bois de peuplier à demi submergé. Le vent lui feuillette la poitrine en arrachant de petits éclairs bleus au bas du tube élancé de son cou. On s'attendrait à le voir, l'entendre gémir mais non ! Imperturbable, il continue à fixer l'eau boueuse, soudain figé sur place par la réflexion d'un arc-en-ciel. Il le regarde déballer ses couleurs et se mirer dans les gouttelettes d'une courte averse, semblable à un soleil noyé, fantôme d'astre bigarré, allongé dans l'orangé des saules. Avant de battre des ailes, il lâche quelques cris stridents, on dirait qu'il apprend à siffler afin de réanimer les poissons et sonner la fin de la récréation. Dépité, il s'envole, il ne sait pas encore, à l'inverse de la montagne, que sa chance tourne. Et aussi, sur l'autre rive, dans les cercles lents, que l'horizon avec l'avenir de ce canyon se fissure. À pas de géant. Les lieux sans doute davantage que les êtres ont des histoires à raconter... même si celle de la géographie dans son entité les relègue au rang de péripéties. Les Amérindiens reconnaissent cinq saisons, soit une de plus que d'ordinaire, sorte d'entre-deux aléatoire de boue et de

dégel, avant celle du printemps. À l'insu de tous, le destin va s'approprier cette période et l'intercaler juste entre l'automne et l'hiver pour en faire une saison de l'incertitude.

La rivière se souciait de l'avenir comme d'une guigne. Elle aspirait, buvait la cire chaude du soleil. En se déversant cette cire prenait la consistance d'une flamme vive, son grain, sa chaleur, ondoyant, puis se repliant avant de fondre sur l'onde. Elle projetait sa lueur flamboyante et l'essence qui s'en échappait grésillait dans l'air pire qu'un essaim de frelons. Ensuite le flux des rayons se déplaçait en une sorte de valse lente. Les contreforts, les pics, les arêtes rocheuses, même les plis les plus secrets du canyon réagissaient à cette alternance d'éclats lumineux puis d'ombres. Les sommets paraissaient pivoter dans l'attente, l'espoir que le cours d'eau s'inverse. En vain. Alors ils reprenaient la pose, adoptant la posture d'antiques danseurs qui changent de cavalières à la fin d'une danse en priant pour que la musique revienne.

Outre la pluie, la fonte des neiges, l'écoulement des eaux provenait d'une source bordière agrippée au flanc d'une falaise qui alimentait le cours d'eau depuis ce bassin versant parsemé de genêts, de buis et d'amélanchiers. À l'avant des lapiés érodés, jonchés d'éboulis calcaires, le canyon figurait une dépression en entonnoir couché, longue de près d'un kilomètre et ses parois très encaissées avoisinant une profondeur d'environ cinquante mètres, ne se révélaient pas plus larges. Le fond était tapissé de blocs pierreux, d'alluvions décalcifiées et en dehors des coulées de marne, parmi les taillis d'arbustes, il dissimulait quelques grottes. Son étroit modelé fluvial évoquait un aven ou une vallée sèche : ce que les géologues appelaient des karsts provençaux.

Au loin, par temps clair, les pics et crêtes déjà enneigés, semblables aux ampoules dévissées d'un lustre céleste de

verre au glacié bleuté, délimitaient et surveillaient ce chaos lunaire.

Pour parachever ce tableau, il faut, de surcroît, imaginer : la forêt en ceinture de part et d'autre l'étendue des plateaux, le ciel empilé, omniprésent, partout avec, la nuit, les étoiles assoiffées posées en vrac sur leur tapis de pêche ou de prière, la lune rousse, entretoise louche échappée de son cintre, qui trace un chemin somptuaire sur l'eau, les arbres en équilibre précaire, leurs troncs agglutinés sur les berges qui feignent de la rejoindre... Enfin, un peu avant le barrage et que ce paysage fermé ne s'entrouvre, de nombreux et inquiétants tourbillons salivent à l'idée de les avaler et, comme lors de la dernière crue, les recracher en les précipitant les uns contre les autres. Et bien qu'une ritournelle sèche de départ et de chant d'oiseaux criards en ce moment s'improvise, on ne peut encore à ce stade augurer de la suite des événements mais une chose est sûre, les bleus de la rivière sont toujours visibles.

II

HOMMES NUAGEUX SANS TROP D'ESPOIR

L'histoire se présentait mal. Elly, la quarantaine, fils d'un fermier prénommé Louis et de sa femme Pauline, purgeait tant bien que mal une peine de prison pour avoir – comme on dit – un peu trop fourré son nez dans le bocal de confiture. Confondu de la manière la plus prosaïque qui soit, à savoir, arnaque à l'assurance. Avec des dettes comme s'il en pleuvait. Histoire triste et banale. Le paternel aux abois qui finit par se porter caution, la ferme familiale, placée sous hypothèque, vite vendue par la banque à un mangeur de terre – appelons-le Georges, tentant Georges ? Il se porte acquéreur, met apparemment les formes avant d'enclencher la curée puis expédier les deux vieux à l'hospice.

Du reste, non content de traîner cet échec pire qu'un boulet, il venait d'apprendre que sa mère Pauline souffrait d'une maladie dégénérative. Et ce matin, le pompon ! Voilà qu'on le contraignait à partager sa cellule avec un jeune freluquet de vingt ans, mesurant un bon mètre quatre-vingts et qui devait peser royal dans les soixante-cinq kilos, on aurait dit un cerf-volant sans airbag. Arrêté pour vol de voiture, bavard avec ça, plus curieux qu'une pie. Il débballait à peine ses affaires qu'il posait déjà des questions stupides. Elly, lui, n'aspirait qu'à une chose, qu'on l'oublie. Ses parents étaient venus une fois, récemment, à la maison d'arrêt pour le voir.

Au parloir, sa mère Pauline avait, tout en l'examinant fixement, interrogé le gardien.

– Qui est ce monsieur? Il n'a pas bonne mine.

Il avait souri; son père, stupéfait, ne savait trop quoi dire. Certes, avoir un fils en prison ne devait guère le réjouir. Sans doute pensait-il qu'à l'instar d'autres gars de cette génération, le fiston avait cru, cédé au miroir aux alouettes. À présent, il aurait tout loisir pour continuer à se contempler le nombril à l'aide d'une loupe grossissante. C'est vrai, il s'imaginait quoi? Ouvrir un cabinet d'assurances en milieu rural, le faire fructifier en surgonflant le portefeuille tel un vulgaire escroc?

De fausses déclarations, sinistres, autres supposés bris de glace en quittances encaissées, alors que les clients ignoraient n'être pas même assurés, le marché de dupes avait d'abord bien fonctionné. Puis à force de tirer sur la corde, les plaintes s'étaient accumulées, le temps de remonter au siège de la compagnie. Le père avait avancé de l'argent. Normal, un fils c'est d'abord ton enfant, puis il s'était déclaré caution, le jour de l'hypothèque de sa ferme. Pour finir cela n'avait servi à rien. Le fils prodigue avait écopé de deux ans, il aurait à l'avenir à rembourser, sans oublier le dédommagement des préjudices causés à ses clients. Elly était resté silencieux et incrédule lorsque Pauline lui avait demandé s'il s'agissait là de sa nouvelle maison. Il en avait alors conclu que sa mère n'avait plus tout son petit bois de rentré. Par contre, le remords ne semblait guère l'étouffer. Il doutait de rien, à compter mordicus sur une remise de peine. La peine de qui? Celle de Louis qui avait déjà tout remis? Il paraissait tellement triste, mais la peine, il la garderait pour lui, pas question de partager. Gêné par son mutisme, Elly écourta la visite. Il ignorait s'il pourrait un jour réparer ou se contenter bêtement de croire que le temps s'en chargerait.

Elly dort mal. Lors d'un rêve, désormais récurrent, il

changeait l'eau d'un gigantesque aquarium. On n'apercevait aucun poisson, seuls des visages floutés laissaient s'écouler leurs larmes. De fait, l'eau devenait trouble. De temps à autre, l'un d'eux remontait à la surface afin d'aspirer un peu d'oxygène mais cela ne le préoccupait pas vraiment. Jusqu'à ce qu'il reconnaisse celui de sa mère et ses mains potelées qui nageaient, l'air de dire : «Tu vois, le fil n'est pas complètement rompu, tu as encore tes parents. Ils sont désolés mais pas indifférents.» Alors il plongeait en apnée à sa rencontre. Lorsqu'il ouvrait les yeux, il pataugeait au fond d'un lac sur le perron de la maison familiale engloutie puis il demandait pardon.

Sur ce, il se réveilla et cela le mit hors de lui.

Sitôt installé, effectivement, Geffray le nouvel arrivant l'avait entrepris.

– T'es là pour quoi, grand chef?

– Escroquerie à l'assurance. J'ai voulu jouer au plus malin. Genre : un chat à la voix travestie imite un chien qui fait mine de sortir en claquant la porte. Un rat se laisse prendre au stratagème. Le chat magnanime lui dit : «Tu vois, ça sert à quelque chose d'être bilingue !» Tarif, deux ans, ils m'ont fait un prix.

– Comment tu t'es fait poisser?

– J'avais un perroquet. Grave erreur. C'est lui qui m'a dénoncé.

Ils rirent de concert. Geffray concéda :

– Ok! après tout, t'as raison. On n'est pas à confesse. Mais quand même, tu m'intrigues.

– On verra lorsque je serai mieux disposé. À ton tour, petit dur! raconte un peu tes prouesses.

– Facile! au départ je pensais juste me dégotter une baignole. Une petite poubelle à quatre roues avec une vitre et un volant. J'ai fini par voler un bœuf.

– Un quoi ?

– Une super caisse, j'ai voulu frimer. Je l'ai volée devant un pavillon chicos, en preuve de tact, j'ai ramené le cheval de course à l'écurie deux jours plus tard. Sauf que les poulets, *via* la surveillance vidéo, m'attendaient avec la provision d'avoine. Récidive. Comme je suis majeur, j'ai pris un an dont six mois assortis d'une mise à l'épreuve. Rien que d'y penser, je me sens très éprouvé... Il m'en reste encore trois à tirer. Là où j'étais, vu la pénurie de places, ils m'ont transféré ici. « Ça te fera des vacances ! », le taulier m'a dit.

Ensuite, Geffray se mit à raconter sa vie puisque Elly se montrait si bon public. De son enfance il se rappelait peu de choses. Il était âgé d'un peu plus de quatre ans lorsqu'on l'avait confié une première fois à une famille d'accueil. En revanche, ce dont il se souvenait, concernait les crises de manque de ses vieux, la façon dont, croyant bien faire, il leur massait la tempe, les membres et les doigts. Il avait la plupart du temps dormi dehors dans la rue et le froid. Les seules étoiles qu'il connaissait sortaient des bouches de métro et du cou des lampadaires... Sinon il passait l'essentiel de ses journées avec les chiens errants ou les chats du quartier. Ensuite, ballotté de foyer en foyer, une fois adolescent, ses parents ne donnèrent plus de nouvelles. Vu qu'Elly l'interrogeait sur ce point, il confirma :

– Mes vieux étaient des toxicos. Je suis tombé sur une bande de précieux qui ne m'appréciaient pas trop et d'ailleurs je le leur rendais bien. Plus tard, vers douze ans, dans une autre crèmerie, en guise de communion, j'ai tenté une première fugue. Dans la foulée, je me suis mis à faucher des trucs pour manger ou les revendre.

– Et tu t'es fait serrer...

– Oui ! ils ne m'ont pas manqué. Délinquant juvénile, les garde-robes ont dit « fais voir ta bosse, on va te redresser vite

fait». Sauf que, dès que tu sors, du dromadaire, tu passes au chameau. À peine majeur, logique, j'ai récidivé. En plus, je me battais tout le temps avec les autres mineurs incarcérés. L'aumônier m'avait demandé pourquoi. J'avais rétorqué : « Mon p'tit père, je crois bien que je me battrais même au paradis. »

Les jours passèrent. Malgré l'insistance de Geffray, Elly parlait peu de lui, de ses projets ou de son enfance à la ferme. Son jeune compagnon en était quitte pour assurer la conversation. Aussi, pour le dérider, embraya-t-il à nouveau sur la chronologie de son parcours de petite frappe.

– Figure-toi, à quatorze ans, en maison de correction, je voulais me suicider mais j'étais trop paresseux pour aller au ciel et courtiser les vierges... c'était pas mon truc. Donc, j'ai décrété que ce n'était pas correct. Je risquais encore de fuguer. Ensuite, un peu avant ma majorité, j'ai volé un portefeuille. Vide. Le propriétaire du talbin a dit en flag que j'avais piqué le fric. Je suis retourné au centre de dressage.

– De redressement, rectifia, amusé, Elly.

– Oui bon, si tu veux. Si tu connais la différence, tu me l'expliques. J'en avais marre d'être élevé par autant de personnes différentes. Je me barrais pour un oui pour un non, je ne voulais pas m'attacher. En plus, je n'ai jamais été trop causant. Ça me saoulait d'entendre les histoires des autres, les miennes suffisaient amplement.

– Tu m'étonnes, intervint Elly, t'as l'air instruit pourtant.

– Je volais surtout de la nourriture mais également des livres. Ça les sciait, les autres oufs, à la prison pour mineurs. Que je choure des bouquins et devienne un as du 800 mètres. Le seul truc qui clochait, dur à reconnaître, était que malgré les livres, plus le fait de devenir un champion de la course à pied, je me sois aussi souvent fait gauler.

– Personne n'est parfait... Dis-moi, pour un gus peu causant, tu te rattrapes.

Peu à peu, Elly fendait l'armure mais Geffray se persuada qu'hormis les dettes, ce dernier ne désirait laisser que peu de souvenirs de sa présence. Peut-être quelques rires, accès de colère avec un regard d'eau qui se changeait en glace, des gestes inattendus ou sournois et pas mal de non-dits. En fait, il l'avait vite catalogué. Elly, qui avait une certaine corpulence, lui faisait penser à un élan. Et dans son esprit inventif, cela donnait : l'élan est un gros ongulé... mais qui va le lui dire en face ? N'empêche, il avait une belle tête de salopard, il en devenait presque sympathique.

Puis, au contact de tous les jours, au fil des échanges, il découvrit qu'Elly vénérât un monde qui lui le faisait gerber. La grande confrérie de l'argent roi, les bordées d'injures sur Facebook, le hourvari des portables, tout ce cirque des codes, portiques de détection, la santé insolente de l'industrie du luxe, la danse des sorciers du tweet, les cannibales des hôtels aux noms d'oiseaux et les restaurants avec onomatopées ou à tête de canard. Tous les bons petits soldats de la mondialisation. Elly avait des difficultés à réfréner une nette fascination. Pourtant où intervenait la part de la chance pour des gens comme eux ? Toutes les places étaient prises, même les strapontins. Que faire ? Regarder tourner cette grande roue absurde où l'on pouvait d'un air pénétré voire triomphal, tranquillement annoncer à un éleveur de kangourous en Australie, un soir de match de boxe, qu'on est bien dans le train pour Vierzon (Ah bon ! t'es pas sous les roues ?) alors que l'on ne savait toujours pas dans l'immeuble, au cinquième, qui était notre voisin ?

Un soir, une semaine avant que Geffray ne soit libéré, Elly avait amorcé une tentative de justification.

– Écoute, petit mec, je ne cherche pas d'excuses mais les affaires c'est – comment t'expliquer... une autoroute à trois voies. Un peu comparable à la politique. Tu piges ? On

a celle réservée aux véhicules lents puis la moyenne pour ceux qui ont le nez dans le guidon et, enfin, la plus rapide. J'étais pressé. Tout le monde, un jour souhaite emprunter la voie rapide. Et là tu ne te demandes pas si tu es à droite ou à gauche. Si tu as raison ou tort, non ! tu fonces, tout simplement. Et même si j'ai tout foiré, d'abord je compte bien me refaire et dis-toi que je n'ai aucun regret.

Geffray était choqué. D'accord, ce naze fanfaronnait. Mais bordel ! ce type possédait une famille qu'il avait ruinée. Il ne connaissait pas sa chance. Les siens étaient sans doute morts à cette heure. Alors que lui, son vieux, envers et contre tout, l'avait soutenu. À quoi renonce-t-on pour assurer la sauvegarde ou faire le bonheur de quelqu'un ? Ce fils de... son père aurait dû, ne serait-ce qu'une fois, se poser la question. Pire, il affirmait que ses parents étaient mous, dénués d'ambition. Geffray essayait d'imaginer ce que devait être un père. Un géniteur ? Mettons, un genre de dictionnaire ou d'annuaire. On pourrait l'ouvrir à la page bonté, droiture et espoir ou tristesse, souffrance et volonté. On lirait la réponse que l'on souhaite en cherchant l'adresse de l'homme providentiel dans les pages jaunes. « Évaluez les professionnels que vous connaissez. » Rubrique bricolage ou balances et balances, voire terminaux de caution et paiements. Substitut filial et location d'amis, frais de transport inclus, etc. L'agent de probation, dernièrement, l'avait gratifié d'une recommandation qui, sur l'instant, lui parut étrange.

– Tu ne dois pas seulement t'assagir, Petit. Il te faut par-dessus tout parvenir à canaliser ta rage.

Il avait ruminé ces paroles maintes fois, en transposant, comme à son habitude, il estimait que c'était un peu comme aider les bossus à rester courbés sous l'échelle en essayant de leur faire croire qu'ils sont superstitieux. On ne pouvait pas toujours venir au secours des plus faibles, il fallait à présent